
Jean-Claude Chevalier – « Je veux que les livres participent à mon existence »

Entretien avec Valentina Chepiga et Irène Fenoglio

Valentina Chepiga et Irène Fenoglio



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1092>

DOI : 10.4000/genesis.1092

ISSN : 2268-1590

Éditeur :

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2012

Pagination : 201-206

ISBN : 978-2-84050-869-4

ISSN : 1167-5101

Référence électronique

Valentina Chepiga et Irène Fenoglio, « Jean-Claude Chevalier – « Je veux que les livres participent à mon existence » », *Genesis* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 15 novembre 2014, consulté le 20 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/genesis/1092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/genesis.1092>

Jean-Claude Chevalier

« Je veux que les livres participent à mon existence »

Entretien avec Valentina Chepiga et Irène Fenoglio

Le texte qui suit est issu d'un entretien avec Jean-Claude Chevalier qui a eu lieu chez le linguiste, à Paris, le 10 janvier 2012, jour où ont été prises les photos qui illustrent ces pages. Les titres des rubriques sont le reflet a posteriori des propos recueillis. Initialement prévu pour la description de la bibliothèque du linguiste, l'entretien s'est transformé en un véritable témoignage d'une traversée d'un demi-siècle de linguistique française.



Premières lectures. Lectures de formation

Comment je me présente ? Chercheur ? Non, disons professeur de linguistique, après avoir été professeur de grammaire et de philologie. Ce n'est pas la même chose, il faut avoir connu les haines farouches qu'il y avait entre les deux disciplines : grammaire et linguistique... pour comprendre la différence. Ma spécialité, c'est l'histoire de la linguistique. La linguistique est maintenant générale, autrefois elle a été plus spécialisée : grammairiens d'un côté et linguistes de l'autre. Brunot et Meillet fonctionnaient ensemble et séparément, à la fois solidaires et solitaires. Maintenant on sait beaucoup moins qui est qui et qui fait quoi, c'est la faute à Chomsky.

Pour ma part, je détestais la grammaire ; mon père était agrégé de grammaire. L'agrégation de grammaire était réputée facile. Ma fiancée et moi voulions nous marier et ses parents n'acceptaient qu'à condition que nous passions tous les deux une agrégation. J'étais tout à fait incompetent mais je l'ai passée. Ensuite, j'ai été professeur de collège, et j'avais envie d'aller enseigner à l'étranger, en Amérique du Sud. J'aurais pu enseigner les langues étrangères, une carrière qui m'aurait bien plu. D'ailleurs, depuis, je me suis toujours intéressé à l'enseignement des langues étrangères.

Quand j'enseignais au collège j'ai lu *L'Anthropologie structurale* de Lévi-Strauss et cette lecture m'a profondément marqué ; ce livre m'a rempli d'admiration et il m'a été plus facile d'aborder la linguistique après sa lecture. Il a vraiment été un déclencheur. À Lille, j'avais connu un petit libraire à l'esprit curieux, Évrard. Il m'a fait connaître Michaux, *Le Sang noir* de L. Guilloux, et bien d'autres choses ; c'est de la fréquentation de ce libraire que datent mes premières admirations. C'est sans doute lui qui m'a indiqué Lévi-Strauss et chez qui je l'ai acheté. J'y étais comme un nageur en pleine mer qui est porté par les courants qu'il ne maîtrise pas, j'avais juste un goût déterminé pour la nouveauté.

Dans Lévi-Strauss, ce qui m'a le plus intéressé, c'est que je découvrais une méthode nouvelle, dite structurale ; le structuralisme, à l'époque, n'était pas très connu. C'est grâce à Lévi-Strauss que je suis venu à Jakobson.

Mais il me fallait déposer un sujet de thèse pour avoir un bon poste à l'étranger. Gérard Antoine¹ m'avait été indiqué par un collègue, nous nous sommes bien entendus et quinze jours après notre première entrevue, je reçois une lettre de lui me proposant de remplacer son assistant à la Sorbonne qui était sur le départ. J'ai beaucoup hésité, mais comme l'Amérique du Sud n'était qu'un vague projet, je suis devenu assistant, puis grammairien à la Sorbonne. Je n'aimais pas la grammaire. Antoine m'a dit : vous étudiez la stylistique ! C'était au milieu des années cinquante. J'ai commencé à enseigner, je suivais les séminaires de Wagner aux Hautes études, où j'ai peu appris : il était extraordinairement intelligent mais ne préparait jamais ses séminaires. Je lisais Meillet et Vendryes, mais pas plus. Cependant, j'ai connu là un homme qui m'a beaucoup appris, Jean Dubois, et qui devint immédiatement un ami. Il travaillait chez Larousse, son frère était rédacteur en chef du dictionnaire Larousse, et Jean écrivait les articles de grammaire.

Avec Dubois, nous ignorions tout des langues étrangères. Mon allemand est toujours resté rudimentaire : en 1940, ce n'était pas le moment de faire des stages linguistiques en Allemagne. On apprenait l'allemand comme le latin, comme une langue morte. Mais aussi, en anglais, zéro, Dubois pareil : zéro en anglais, tous zéro en anglais. Sauf Culioli car c'était son métier. À partir de ce moment, j'ai beaucoup travaillé sur les langues.

Quels livres lire ? L'assistant à la Sorbonne pouvait aller dans les rayons de la bibliothèque comme il voulait : je suis allé au fonds LPF², qui m'a tout de suite rempli de bonheur. Il existe toujours, il a été constitué par les grammairiens de la Sorbonne et représente cinquante ans de vie intellectuelle de la Sorbonne. Trois cents livres, pas plus : j'ai entrepris de lire les trois cents livres. Stefanini m'a dit qu'il avait fait la même chose : il lisait tous les livres de philologie de la bibliothèque de Marseille, les uns après les autres. À la Sorbonne, nous avions le droit d'emporter des livres, même les plus précieux. On m'y donnait des originaux du ^{xv}^e siècle qui avaient une valeur considérable, je frémis aujourd'hui quand j'y pense. J'emmenais ça bravement dans ma serviette, cela est inimaginable aujourd'hui. Du moins, cela m'a donné le goût des écrivains du ^{xv}^e siècle.

J'ai lu très tard Saussure. Il ne figurait pas dans le champ des philologues. Plus tard, l'édition critique de Tullio De Mauro, avec toutes ses références. En même temps je lisais les Américains ; tout cela dans le désordre.

J'ai été obligé d'écrire ma thèse en une année, elle fait huit cent cinquante pages. La méthode était simple : j'allais à la Sorbonne, je prenais au moins une dizaine de livres, je les mettais sur mon bureau, à gauche ; à droite une bouteille de whisky et, devant ma machine à écrire, je lisais, j'écrivais. Pendant un an. Je ne me croyais pas capable d'un tel effort, ça a dû me fatiguer pour le restant de mes jours. Il y avait un délai : nommé « professeur provisoire », chargé d'enseignement, on avait dix ans, et si dans ces dix ans on ne soutenait pas notre thèse, on retournait au lycée.

C'était une thèse très facile à faire, c'était de l'histoire, je résumais et comparais les grammaires en les prenant les unes après les autres. Elles étaient en latin et en français et éventuellement en allemand et en anglais, mais c'était facile. J'ai lu deux cents ou trois cents livres à la file. Je sais qu'à la fin j'aurais sans doute eu une dépression si Mai 1968 n'était arrivé.

En 1966, j'avais fait la grammaire Larousse, qui ne se vend presque plus mais qui s'est vendue pendant quarante ans. C'était une grammaire ancienne mais en même temps très moderne et c'est à ce moment-là que j'ai commencé à lire Chomsky et Harris. Dubois, qui ne savait pas plus d'anglais que moi, était déjà professeur et il faisait traduire par les étudiants des livres de l'anglais au français, cela faisait partie de leur mémoire de fin d'étude. C'est comme ça d'ailleurs que *Les Structures syntaxiques* de Chomsky a été traduit par M. Braudeau. Du bricolage. Puis est venu Vincennes, une expérience étonnante. Un centre débordant d'étrangers, Américains et Européens, enseignants de tous les pays. Un centre explosif. On ne pouvait plus être ignorant.

Dès 1963, grâce à Dubois, j'ai donc travaillé chez Larousse. Et entrepris une grammaire Larousse avec Jean Peytard, Michel Arrivé et Claire Blanche-Benveniste. On

1. Gérard Antoine, philologue et grammairien (né en 1915), alors professeur d'histoire de la langue française (moderne et contemporaine) à la Sorbonne.

2. Laboratoire de phonétique française.

voulait à la fois être clairs et informés, garder un socle ancien et faire du nouveau. Nous lisions Jakobson aussi bien que Hjelmslev. Et surtout le livre d'un Danois qui était venu chez Wagner : *La Structure immanente de la langue française*, de Knud Togeby (1969³), qui avait une bibliographie très complète.

Nous étions quatre, on tirait cinq exemplaires (un maximum d'épaisseur pour une machine à écrire), on envoyait aux autres ce qu'on avait écrit et on relisait. C'était difficile. J'étais responsable de l'édition et cela m'a complètement épuisé. J'ai travaillé plus tard avec Meschonnic, qui était mon assistant à Lille, et Claudine Normand, une amie. On improvisait. René Gsell dessinait à la main des tracés intonatoires, il fallait une journée pour faire le tracé phonétique d'une phrase, aujourd'hui tout est automatisé ! Temps héroïques.

La création de l'université Paris-Vincennes a été une expérience étonnante. Nous y étions ensemble, Pierre Encrevé et moi. Nous avons, avec l'aide de Bourdieu, décidé en 2006 d'écrire un livre qui prenne en compte cette expérience unique. On circulait de Foucault à Chomsky. Vincennes était un lieu stupéfiant et ma bibliothèque philosophique s'est beaucoup enrichie. Tout le monde passait à Vincennes : Lacan y est venu plusieurs fois. L'équipe linguistique était particulièrement étonnante, avec Ruwet, Gross, Dubois, et de petits jeunes comme Encrevé. Ce mouvement linguistique avait son côté philosophique. À Vincennes, on avait un public international, tous les ans on avait une nouvelle brassée de livres génératifs et surtout, on avait des enseignants américains (la moitié des enseignants). C'est Chomsky qui nous les envoyait, ils enseignaient un an. Le premier, c'était Stanford Schane, puis on a eu Joe Emonds, Richie Kayne, qui s'est installé. Certains n'ont jamais appris le français. Comme disait Gross, je n'ai plus le choix, il faut lire en anglais. Quand Encrevé est arrivé à Vincennes, il était élève de Martinet, qui détestait Chomsky. Nous entrions dans un domaine qu'on ne connaissait pas, sans dieu ni maître. On travaillait comme des fous. Nous avons fait un nombre incroyable de choses, c'était une vie passionnante, passionnée. Pour un étudiant, c'était quelque chose de rencontrer Foucault un jour, un autre jour Lacan... C'était une atmosphère à la fois extrêmement fébrile et, en même temps, très détendue.

Alors, avec Encrevé, nous avons enregistré tous les responsables de revues nouvelles. Ils apportaient un regard décisif ; nous leur demandions de répondre à la question : pourquoi avoir créé une revue nouvelle ? En quoi l'état de la linguistique française réclamait-il cette création ? On a commencé à faire un article paru dans *Langue française*. Dans les années soixante, il y a eu un phénomène de création de revues extrêmement important, alors qu'avant 1960 il n'y avait que deux ou trois revues pour la langue française. Notre critère était simple : nous avons interrogé toutes les personnes ayant créé des revues (rangées par ordre chronologique). Nous leur demandions : « Pourquoi avez-vous fait de la grammaire ? », cela permettait de faire la distinction ; six cents exemplaires ont été vendus⁴.

Martinet était un excellent phonologue ; Troubetzkoy a dit qu'il n'y avait qu'un seul phonologue en France : Martinet. Benveniste était l'élève de Meillet, c'était le représentant, le Linguiste avec un grand L, avec deux grands L, et donc c'était le maître. J'allais à la Société linguistique de Paris, c'est là où je l'ai connu. L'entrée des participants se faisait toujours de la même façon : nous étions tous réunis dans la salle de la Sorbonne, aux Hautes études. Entrait en tête Benveniste, derrière Fourquet, puis Martinet, et ensuite, les autres. Ils tenaient discussion entre eux et les autres n'existaient pas devant eux. Quand Benveniste parlait, on entendait les mouches voler.

Martinet et Benveniste ne pouvaient pas ne pas s'estimer, même si un certain nombre de choses les opposait.

La Société linguistique était une source d'information. Notre vie intellectuelle était désordonnée, on apprenait à droite et à gauche. Mais cette société ne nous plaisait pas, nous la trouvions trop sérieuse, alors nous avons fondé notre propre société. En 1960, nous avons créé la SELF, société rivale, Société d'études de la langue française ; c'était un jeu de mots pour dire que nous nous servions nous-mêmes. Nous invitions qui nous voulions. Tous les

3. Knud Togeby (1918-1974), romaniste danois, professeur de langues romanes à l'Université de Copenhague.

4. *Combats pour la linguistique, de Martinet à Kristeva. Essai de dramaturgie épistémologique*, dir. J.-C. Chevalier et P. Encrevé, Lyon, ENS éd., 2006.

linguistes aujourd'hui célèbres sont passés par là, Barthes y compris : Culioli, Todorov, Dubois... qui étaient tous un peu hétérodoxes. Le premier à faire un exposé fut Greimas. Cela s'est arrêté tout seul, en 1968 je crois. La Société de linguistique continue.

Je n'ai pas écrit tellement de livres, j'ai écrit surtout des articles. Le seul qu'on puisse appeler livre, c'est *L'Ordre historique*. Il y a des articles que l'on écrit d'une traite et les autres qu'on recommence dix fois.

Ma vie se partage ainsi en quatre : jusqu'à l'agrégation comprise, je ne sais rien ; puis, nommé à la Sorbonne par un coup de folie d'Antoine, je lis, je lis, je lis, mais essentiellement des ouvrages de grammaire traditionnelle, Brunot par exemple, et quelques nouveaux, comme Togeby ; à partir des années 1965, la découverte de Chomsky et Harris ; puis, à partir de 1969, Vincennes, et c'est l'océan...

La bibliothèque

Pour comprendre l'état de ma bibliothèque il faut savoir que j'ai eu deux femmes, beaucoup d'enfants, de nombreux petits-enfants, et que j'ai donc subi de nombreux déménagements.

Ainsi nous avons eu une maison dans le midi, par amitié pour Hubert Nyssen, une grande maison avec des milliers de livres. Mais, j'ai dû me séparer de cette maison. À Paris, je suis locataire, ce n'est pas grand. Tout ramener ici est apparu impossible. Il a fallu se séparer d'une partie des livres. J'en ai parlé à un ami linguiste, Gilles Siouffi, qui a emporté la moitié de ma bibliothèque, et j'ai beaucoup donné par ailleurs. J'avais donc à un moment donné une bibliothèque de quelques milliers de livres. Siouffi a emporté à Montpellier, dans une camionnette, l'essentiel de ma bibliothèque, notamment des livres de philo, il y a dix ans de cela. J'avais mis une seule condition : je ne voulais pas qu'il l'identifie comme « Bibliothèque de Jean-Claude Chevalier », parce que je trouve cela sinistre.

Ce que vous voyez ici, c'est ce qui reste et les résultats du hasard des envois et des acquisitions ultérieures. Les livres que j'ai acquis peu à peu, depuis l'abandon de ma bibliothèque initiale, je les ai acquis pour remplir mes lacunes. Dans les années soixante

paraissaient beaucoup de choses et nous avions peu d'argent avec ma première femme et nos cinq enfants, mais à Lille, le secrétaire général de *L'Information grammaticale* me donnait tous les livres envoyés à la revue pour en faire des comptes rendus. Le compte rendu devait faire dix lignes maximum, alors, on *mangeait* du livre. Ma bibliothèque scientifique a ainsi commencé grâce à *L'Information grammaticale*.

Ma bibliothèque actuelle n'est pas du tout organisée, pas très bien classée, bien que le principe en soit l'ordre alphabétique, mais il y a beaucoup d'exceptions (j'ai des livres que je classe par collections). En réalité, je passe souvent des heures à chercher des livres, bien qu'en principe je sache où ils sont : je suis un contre-exemple sans doute à ce que vous vouliez montrer.

J'écris des articles dans *La Quinzaine littéraire*, ils m'envoient donc des livres régulièrement, de nombreux auteurs m'en envoient aussi. Dernièrement, j'ai reçu un livre intéressant sur les dérives de la langue de Jean-Claude Anscombre et Salah Mejri⁵. Il me semble tout à fait passionnant. Anscombre est un homme intelligent et les auteurs étudient tous les problèmes qui sont posés par la multiplication des sources de discours et de vocabulaire. Avant, écrire une grammaire était simple, on choisissait un certain nombre d'exemples chez les auteurs reconnus, maintenant avec l'ordinateur, on récolte des masses d'occurrences et c'est énorme ! On s'aperçoit que les règles de la langue sont approximatives et correspondent d'assez loin au langage réel. Les inventaires sur l'ordinateur tuent la grammaire. Grevisse : c'était des auteurs académiques, et c'est tout. Il y a des exemples qui contredisent le Grevisse, chez Aragon par exemple, mais *Le Bon usage* était utile, il perd aujourd'hui ses lecteurs. Faire la différence entre ce qui est français et ce qui ne l'est pas est très difficile à établir et c'est le sujet du livre d'Anscombre et Mejri.

Je ne sépare pas ma bibliothèque professionnelle de ma bibliothèque privée, mais les romans, je les mets à côté, dans la bibliothèque de ma femme. Elle est romancière et a des milliers de livres, nous avons deux bureaux séparés.

5. *Le Figement linguistique : la parole entravée*, Paris, Éditions H. Champion, 2011.

Dans mon bureau, c'est la grammaire et la linguistique. C'est un peu en désordre. Il y a les livres de mes copains, les miens, ce sont surtout des livres qui m'ont pas mal servi tout de même. Par exemple, le dictionnaire philosophique d'Auroux. Il y a l'essentiel des grammaires : *Le Bon usage*, Riegel, Wilmet...



Que peut-on faire avec les gens qui font cinquante livres, comme Meschonnic ? Comment les garder ? Meschonnic avait quinze mille livres chez lui, mais c'est vrai qu'il avait une grande maison.

J'ai beaucoup de dossiers que je reclasse tous les ans.



Habitudes anciennes et nouvelles

Je n'achète plus de livres, aujourd'hui. L'ordinateur a changé beaucoup de choses, je lis les articles et je peux les commander. L'usage d'Internet est extraordinaire, ainsi, Persée, par exemple, est pour moi un site formidable. Nous pouvons lire beaucoup de livres sur Internet et ça réduit le besoin de bibliothèque. Cela ne me dérange pas du tout de lire sur Internet, à cette différence près que je suis un peu vieux et que, de temps en temps, je suis obligé d'imprimer les textes pour les lire.

Comment je lis ? Je n'aime pas trop charger les livres : je n'ai aucun fétichisme pour les livres, mais je n'écris pas dessus. Je prends des notes sur l'ordinateur. Avant, je le faisais sur des feuilles ; la méthode était simple : lire, prendre des notes et écrire les articles. J'ai des piles de notes, de dossiers parfois pas du tout exploités.

Je ne garde plus les manuscrits de mes travaux. Je n'ai plus rien. Actuellement, un ami, André Joly, m'a informé de son intention d'éditer tous mes articles et cela me pose un problème car je n'ai rien gardé. Je ne suis pas comme Benveniste, qui gardait tout. Ce que j'écris n'est pas sacré, Benveniste était un vieux fou. Mais, en réalité, il était beaucoup plus intéressant que ce qu'il donnait à voir : il savait tout et il avait le savoir en partage. Mais, personnellement, je n'ai jamais eu envie d'être comme Benveniste (célibataire toute sa vie !).

États d'âme

Il n'y a pas de livres dont je ne me serais jamais séparé, sauf la petite édition des *Peintres cubistes* d'Apollinaire qui, je ne sais pourquoi, m'est très chère. Elle était en mauvais état et une amie, pour me faire plaisir, l'a stupidement fait relier. À part cela, je n'ai aucun fétichisme des livres. Que le premier venu en fasse ce qu'il veut. C'est au milieu des photos de mes petits-enfants que je vis et les livres sont la mise en scène.

J'ai promis d'offrir tout ce qui reste dans ma bibliothèque à la bibliothèque de Paris VII, après ma mort. Il y en a déjà une partie là-bas, d'ailleurs, par exemple Brunot.

En gros, la plupart des livres que vous voyez sont des livres auxquels j'ai des raisons de m'attacher, mais ce n'est pas déterminant. Le petit livre que je garde toujours, c'est Apollinaire. C'est un des premiers livres que j'ai eus.

Je suis totalement indifférent à mon œuvre et je ne tiens pas à avoir l'éternité.

